

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 28

Artikel: L'incendie de Sainte-Croix, en 1744
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197645>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le président faisait lecture de son discours d'ouverture, qui ressemblait considérablement, pour la rhétorique, à un discours royal. La session était déclarée ouverte et les députés se levaient pour prêter le serment contenu dans le pacte de 1815. La formule de ce serment était lue par le Chancelier. Les députés le répétaient à haute voix, phrase après phrase, et tous ensemble la dernière partie. Puis ils juraient que l'Etat qu'ils représentaient observerait fidèlement l'alliance.

Après avoir entendu un *Te Deum*, la Diète se rendait avec le même ordre dans la salle de ses séances.

Nous lisons dans la *Gazette de Lausanne* de juillet 1824, qu'en cette année-là la cérémonie de l'assermentation fut suivie d'un grand concert dans l'église du Saint-Esprit et d'un bal au Casino, à Berne.

Dans les sessions extraordinaires, la prestation du serment avait lieu, sans autres formalités, au commencement de la première séance.

Chacun des trois cantons directeurs fournissait une salle aménagée pour les séances de la Diète. Celle de Lucerne, neuve et décorée avec goût, était la plus belle des trois.

La Diète ne siégeait que quatre fois par semaine, les députés avaient beaucoup de temps pour leurs affaires et leurs plaisirs.

La durée des sessions était de six à huit semaines.

Il y avait désaccord sur l'article des visites officielles. Les députations en faisaient régulièrement une, en arrivant, au président de la Diète, puis au second et au troisième député du Vorort. Après cela, chacun faisait à sa guise à l'égard du corps diplomatique. Il y avait des députés qui rendaient visite à tous les ministres accrédités; d'autres se bornaient aux visites des grandes puissances, etc.

La clôture de la session se faisait sans beaucoup de formalités. Le président se bornait à prononcer un discours assez court, dans lequel il résumait brièvement les travaux; puis il recevait les remerciements de l'assemblée par l'organe du député de Berne, lorsqu'on siégeait à Zurich, et du député de Zurich, lorsqu'on siégeait à Berne ou à Lucerne. — Les visites officielles du premier jour se renouvelaient; puis les députés quittaient la ville fédérale.

L. M.

Belles-mères, lisez !

Nous le reconnaissons, mesdames, les jours en général, et sans en excepter celui que vous avez maintenant sous les yeux, n'ont jamais cessé de vous servir des boutades d'un goût douteux, des plaisanteries malséantes, de dures méchancetés. Aucun d'eux n'a eu jusqu'ici la délicatesse de s'affranchir de ce manque de convenances.

Oui, nous sommes au nombre des coupables, et nous ne succombons que trop fréquemment à la tentation de publier ces petits coups d'épingle à votre adresse, qui amusent tout particulièrement la partie masculine de nos lecteurs.

Aussi, humblement repentants, nous nous empressons de céder à un bon mouvement, dont nous nous sentons pris aujourd'hui, pour publier, à votre intention, les lignes suivantes, qui, tout en vous réhabilitant aux yeux de tous, mesdames, vous amuseront quelques instants.

De tout temps, on a fait des gorges chaudes sur les belles-mères.

On en a même dit pis que pendre.

Et pourtant, Messieurs, qu'est-ce qu'une belle-mère après tout ?

La belle-mère a élevé la gracieuse personne pour laquelle votre cœur a battu.

La belle-mère a veillé sur sa vertu en même temps que sur sa santé. Elle n'a rien négligé pour vous la garder pure.

Si vous avez pour compagne une jeune femme honnête, dévouée, gracieuse et quelque peu naïve, c'est à votre belle-mère que vous le devez. C'est par son économie bien entendue, par les privations qu'elle s'est imposées, que sa fille a pu être suffisamment dotée. La toilette de votre femme, le trousseau de votre premier né, sont le fruit de ses veilles et de ses renoncements. Ayons le courage de le dire, la belle-mère, c'est l'ange de la famille.

Marcelin, que j'ai rencontré l'autre jour à Royan, se promenant tout rêveur sur la plage, est peut-être le seul homme qui ait des raisons sérieuses d'incriminer sa belle-mère, et cela pour avoir voulu s'en passer. S'il n'avait essayé de tourner la difficulté, s'il s'était résigné à ne pas faire exception, il aurait une véritable belle-mère et son bonheur serait assuré.

— Quelle mine de possédé ! m'écriai-je en le voyant.

— Ah ! mon ami, balbutia-t-il, si tu savais !...

— Parle. Je suis ici pour t'écouter, te consoler, te sauver, si c'est possible.

Il poussa un profond soupir.

— Qui m'eût dit cela, l'année dernière ? ajouta-t-il. C'est ici même, dans ce riant casino, que s'est décidé mon malheur. J'avais rencontré à Bordeaux deux petites créoles qui venaient de débarquer, une veuve et sa fille. Veuve à vingt-huit ans, madame Diamanty venait à Paris. Il lui avait fallu trois ans pour mettre ordre à ses affaires. Elle n'en avait pas trente-deux quand je la découvris sur les allées de Tournoy, et sa fille, mon épouse actuelle, venait d'atteindre sa seizième année. Deux boutons de rose évadés de la Martinique. Je suis resté plus d'un mois sans savoir si j'aimais la mère ou si j'étais fou de la fille, je les faisais danser tour à tour; l'une et l'autre prenaient indifféremment mon bras. Madame Diamanty est la femme la plus gaie, la plus aimable, la plus alerte qu'on puisse rencontrer.

— De quoi te plains-tu ?

— Je me plains de cela, précisément. Ah ! que n'ai-je une belle-mère comme les autres, revêche, acariâtre, me faisant à chaque instant de la morale !...

— Je ne comprends pas du tout.

— Tu vas comprendre. « Madame, dis-je un soir à madame Diamanty, quand vous remarquez-vous ? »

— Jamais, répondit-elle.

— Mais mademoiselle votre fille ?

— Ma fille se mariera parce qu'il faut faire comme tout le monde. J'ai payé mon tribut, elle doit en faire autant.

— Alors si je vous demandais sa main ?

— Je crois que vous lui plaisez, et je ne ferais aucune difficulté à vous l'accorder. Quel âge avez-vous ?

— Trente-trois ans.

— On aura vu rarement un gendre plus âgé que sa belle-mère.

— Oh ! vous n'êtes pas une belle-mère, vous...

— En effet, le rôle me conviendrait peu.

— Vous êtes et vous resterez la sœur de ma femme.

— C'est convenu.

— Et tu as épousé ?

— J'ai épousé la plus délicieuse créature que l'on puisse rêver... un sylphe, une houri..., il y a des moments où je me détourne pour respirer, dans la crainte qu'un souffle ne la fasse envoler.

— Et la mère ?

— La mère est restée ce qu'elle était, rieuse, enjouée, avide de plaisir. Souvent ma femme passerait la soirée à la maison, au coin du feu; mais ma belle-mère veut aller au bal, au thé-

tre. Il faut que sa fille sorte pour l'y conduire... Et moi aussi, par conséquent. Si je risque parfois une observation, madame Diamanty me répond d'un ton fâché :

— Mais, mon ami, vous êtes un petit vieux ! Si je vous avais cru si grave, je ne vous aurais pas adopté pour gendre !... Je suis jeune, moi, je veux m'amuser... Restez chez vous, si cela ne vous convient pas !...

Marcelin leva les yeux au ciel et continua :

— Elle monte à cheval tous les matins... L'hiver, il faut la conduire à Monaco; l'été, à Dieppe, à Trouville... Elle est abonnée aux mercredis du cirque... Elle va au bal trois fois par semaine... Elle ne fait que lire et que chanter...

— Cela passera avec l'âge.

Avec l'âge ! tu es bon, toi. Puisque j'ai dix-huit mois de plus qu'elle... Mais ce n'est pas tout... Tu comprends qu'avec sa beauté, ses allures et ce genre de vie, elle a un grand nombre de soupirants. L'un d'eux, le vicomte Mal-lefer, est continuellement sur ses talons. J'ai cru devoir faire quelques observations au vicomte, qui s'est écrié : « Monsieur, si vous pensez que j'ai été assez heureux pour compromettre votre belle-mère, n'hésitez pas à m'accorder sa main... J'en suis fou, et elle me désespère !... »

— Eh bien, as-tu plaidé pour le vicomte ?

Marcelin fit un haut le corps.

— Le mariage, dit-il, comporte une dot et des espérances... mon rôle est d'empêcher ma belle-mère d'avoir des enfants qui viendraient rogner la part de ceux que j'espère avoir moi-même.

— J'avoue que la situation est difficile.

— Et cette évaporée, cette folle, me rit au nez quand je veux parler sérieusement. Hier, j'avais amené la conversation sur le devoir des parents, quand elle m'interrompit par un bâillement accentué.

— Vraiment.

— Et sais-tu ce qu'elle m'a dit ?

— Quelque chose de drôle, sans doute ?

— Elle m'a dit en me tournant le dos : « Mon gendre, vous êtes une véritable belle-mère ! »

L'incendie de Sainte-Croix, en 1744. —

Le 1^{er} juillet 1744, le village de Bullet, dans le Jura vaudois, fut presque entièrement détruit par un incendie. Le pasteur de ce lieu vint, le lendemain, demander asile à son collègue de Ste-Croix, et, s'il fallait en croire la tradition, apporta avec ses effets arrachés aux flammes, quelque reste de feu; ensuite qu'après la première nuit qu'il passa à la cure, celle-ci devint, le 3 juillet, au matin, le foyer d'un nouvel incendie qui consuma toutes les habitations, même le presbytère et le temple situés au haut du village.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce même pasteur de Bullet, ayant obtenu peu après le poste du Lieu, dans la Vallée du Lac de Joux, ce village fut aussi consumé par les flammes dès qu'il y fut arrivé.

Les pasteurs de Bullet, de Sainte-Croix et des Granges se concertèrent pour parler en chaire de ces événements, dont l'anniversaire séculaire était venu exciter l'attention de leurs montagnes. Ils dirigèrent leurs prédications de manière à ce que des impressions sérieuses ressortissent de la considération de ces grands désastres. Ils furent écoutés avec beaucoup d'émotion et d'intérêt.

On a encore une vieille complainte composée sur ce triste sujet l'année même de l'incendie.

L'auteur de cette complainte était un homme illettré, un simple magister de village, mais qui avait de l'âme et de la pitié, et un sens poétique qu'une culture convenable eût pu développer. Il est difficile de rien citer de cette œuvre rustique tant elle est loin du goût actuel et des règles; seulement ces deux vers où l'auteur exhorte ses compatriotes des villages incendiés à s'entre-socourir :

Chers voisins, tendres frères,
Venez ! allons à vous !

et ceux-ci où il leur dit avec une énergique naïveté, en leur rappelant le but des châtiments de Dieu :

Peuple si bien soigné,
Pour le corps et pour l'âme,
Comme il l'a témoigné (*Dica*)
Un amour tout de flamme!

L'idée en était certes bien loin de sa pensée, mais ne dirait-on pas, vraiment, que ce brave magister a voulu faire un calembours dans ce dernier vers:
« Un amour tout de flamme ! »

La vilha Milousse et sè dzenelhiès.

Kot-kot-kot... ko... la ! Kot-kot-kot... ko... la !
Quand on out tsantà dinse pè la dzenelhière, on pào ère sù dè poà fèrè 'na boun' omelette po lo leindèman, que cein est rudo bon avoué dè la salarda et dâi truffès boulaîtès.

On dit assebin, quand cauqon ne vao pas que sâi dè d'avâi fè oquî : ta-ta-ta, la première dzenelhière que tzantè, l'est clia qu'a fè l'ao ! Et cein est bin veré, kâ, cliào pourrè bites ont la moûda, quand l'ont pondu, dè tsantà què dâi sorcières ; mâ ne sont pas totès parairès, à cein que paret.

La vilha Milousse, 'na brava véva que dèmaoravè dein lo teimps pè Cressi, avâi duès dzenelhiès que tagnâi dein on petit quicaïon que iavâi à n'on carro dè son courti. Jena fasâi on pecheint moué d'ao, que la pourra véva étâi tota conteinte dè lè reveindrè po sè fèrè cauquies centimes ; mâ quand clia dzenelhière fasâi lè z'ao, ne desâi pas on mot et ne tzantavè rein coumeint font lè z'autro, tandi que l'autra dzenelhière ne fasâi rein què dâi caillè et jamé pi on ao.

Ora, cein que sè vai pas soveint, l'est que, tsaquè iadzo que clia que pondâi, fasâi on ao, l'autra, don clia que n'èin fasâi min, allavè grevatâ pè su ti lè fémès dâo veladzo ein tsanteint qu'on dianstro, que cein fasâi on pecheint dètertîn pè la tserrière.

Coumeint tsacon cognessâi l'affère ao veladzo, l'assesseu que dèmaoravè decouté la vilha véva, l'âi dese on dzo :

— Mâ, pourra tanta Milousse, coumeint fèdès-vo dè gardâ 'na bite dinse, que ne fâ min d'ao, et que va tsantâ po l'autra quand l'a pondu ! A voutra plijace. L'âi maillèrè lo cou et m'atsitèrè onna bouna pudzèna.

— L'âi mâillè lo cou ! à Dieu mè reïndo ! L'âi tigno trâo à clia pourra bite, l'âi repond la vilha, d'ailleu, se faillâi maillâ la dierdietta à totès lè dzeins que tsantont po d'âi z'ao que n'ont pas fè leu mèmo, vo ne vairiâ astout papi on âme, ni à Cressi, ni à Lozena !

On gosse que promet.

On vilho municipau dé pè St-Barthelomâ, étâi venu menâ on moulo à Lozena et quand l'èut teri sa mounia, sein va baïre on verre âi Trai-Suisses, io reincontrè on collègue dè pè Velâ-lo-Terriâo, qu'étâi cheta à 'na trabllia, avoué son bouèbo.

— Est-te ton valet, demandè cé de St-Barthelomâ ?

— Oi !

— Qui galé petit luron ! Coumeint t'appalè-tou, dis-mé vai ?

— M'appallo coumeint mon frare ! se fe lo gosse.

— Et ton frare, coumeint est-te qu'on l'âi dit ?

— Coumeint à ma cherra !

— Adon, et ta cherra ?

— Coumeint à mon père !

— Eh ! lo petit vaudâi ! adon et ton père ?

— Coumeint à mon père-grand !

— Et ton père-grand ?

— Et bin, vu l'âi dit, coumeint à mé ! vilho tiurieux que vo z'itès ! se fe lo gosse. ***

Un nouvel apéritif.

Notre intention n'est certes pas de faire ici une réclame en faveur de M. Barbezat, pharmacien à la Chaux-de-Fonds, que nous n'avons, du reste, pas

l'honneur de connaître. Mais comme il a eu l'amabilité de nous envoyer, ainsi qu'à d'autres personnes, un échantillon d'un de ses nouveaux produits, l'APÉRITIF SMART, nous ne pouvons que l'en remercier. — Pendant une partie de la semaine, le flacon de M. Barbezat est resté intact sur notre pupitre. Enfin hier, nos yeux tombant de nouveau sur sa gracieuse étiquette, nous avons relu : « Apéritif Smart » c'est-à-dire l'apéritif à la mode, l'apéritif par excellence, l'apéritif raffiné, puisque *Smart* remplace aujourd'hui le qualificatif *chic*... Mais ce doit être délicieux, nous sommes-nous dit : goûtons-y.

Bien que ne prenant presque jamais d'apéritif, nous avons donc été curieux de déguster celui-ci, qui ne contient pas d'alcool et qu'on recommande comme tonique et stomachique au premier chef. Eh bien, nous devons reconnaître que les qualités qu'on attribue à l'apéritif Smart, ne sont point exagérées ; il est rafraîchissant, désaltère et a un goût excessivement agréable. C'est assez dire qu'il est tout de saison.

Le Smart peut être pris avec de l'eau ou du siphon. Sous cette dernière forme surtout, il constitue une boisson vraiment excellente.

Ce nouveau produit nous paraît devoir être de plus en plus apprécié, et nous avons la certitude qu'on ne tardera pas à le trouver un peu partout.

Lettre mystérieuse.

Le prince de Condé, soupçonné d'avoir pris part à la conspiration d'Amboise, venait d'être arrêté. M^{me} de Saint-André, qui l'aimait, n'ayant pu pénétrer jusqu'à lui, prit le parti de lui écrire ; mais présumant que sa lettre serait décachetée, elle usa du moyen le plus ingénieux pour engager le noble prisonnier à persister dans ses dénégations. Voici sa lettre :

Croyez-moi, prince, préparez-vous à la mort ; aussi bien vous sied-il mal de vous défendre. Qui veut vous perdre est ami de l'Etat. On ne peut rien voir de plus coupable que vous. Ceux qui par un véritable zèle pour le roi vous ont rendu si criminel étaient d'honnêtes gens, et incapables d'être subornés. Je prends trop d'intérêt à tous les maux que vous avez faits en votre vie, pour vouloir vous taire que l'arrêt de votre mort n'est plus un si grand secret. Les scélérats car c'est ainsi que vous nommez ceux qui ont osé vous accuser, méritaient aussi justement récompense, que vous la mort qu'on vous prépare ; votre seul entêtement vous persuade que votre seul mérite vous a fait des ennemis, et que ce ne sont pas vos crimes qui causent votre disgrâce. Niez avec votre effronterie accoutumée que vous ayez eu aucune part à tous les criminels projets de la conjuration d'Amboise. Il n'est pas comme vous vous l'êtes imaginé, impossible de vous en convaincre ; à tout hasard, recommandez-vous à Dieu.

Cette lettre n'aurait rien que de très ordinaire, si, en la lisant de deux lignes en deux lignes, elle n'offrait un sens diamétralement opposé à celui qu'elle présente d'abord.

Livraison de *juillet* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : L'Électisme et la philosophie, par Ernest Naville. — Un grand écrivain suisse. Gottfried Keller, par François Dumur. — Le neveu du chanoine. Roman, par M. Sciobérè. — La réclame, par Paul Stapfer. — L'alcoolisme et la vente des boissons en Russie, par M. Reader. — La chasse à l'homme. Policiers français et détectives anglais, par Aug. Glardon. — Chroniques parisiennes, italiennes, allemandes, anglaises, suisses, scientifiques, politiques. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 4, Lausanne (Suisse).

Réponse aux devinettes du n° 26 :

1. Le jeu de cartes.
2. Dans le département de l'Eure.
3. Une pomme cuite et un menteur ne sont *crus* ni l'un ni l'autre.

Une seule personne a répondu juste aux trois questions ; c'est Mlle Blanche Ménétrey, à Chavannes sur Lausanne.

Boutades.

Il y a de cela vingt et quelques années ! Un paysan, qui n'avait que des idées confuses sur les affaires d'Orient, apprend tout à coup que le sultan a été détrôné. Il questionna alors un voisin sur cet événement inattendu, et ce dernier lui explique, en quelques mots, que ce sont des étudiants qui ont provoqué la révolution et amené la chute d'Abdul-Aziz.

L'autre ajouta en patois :

« Tè bombardâi po dâi Tsofingiens... eh bin l'ont bin fè ! »

Dis donc, Jules, quand tu rentres comme ça tard, que dis-tu à ta femme ?

— Moi, je lui dis bonsoir, le reste, c'est elle qui le dit.

Bébé a désobéi à sa maman qui, pour le punir, l'a privé de dessert. Depuis une heure, il s'est retiré dans un coin du salon où il pleure. Au bout de ce temps, il croit devoir cesser.

— Eh bien, tu ne boudes plus ? Tu as fini de pleurer ? lui dit sa maman.

Bébé, avec rage :

— Je n'ai pas fini, je me repose !...

Le caissier d'une importante maison de commerce de Nantes finit ainsi une lettre adressée à un client :

« Je vous dirai en terminant, monsieur, que les sucres sont en baisse, et qu'il n'en est pas de même de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être... »

Au tribunal :

On amène un affreux chenapan convaincu de nombreux vols.

Le président : — Accusé, votre nom ?

Le prévenu : — Je demande à garder l'inconnu.

Un valet de chambre a une peur atroce des armes à feu. Il apporte à son maître le courrier du matin, en lui disant : « Il y a encore une autre lettre pour monsieur. »

— Où est-elle ?

— Dans l'antichambre. Je n'ai pas osé l'apporter. On m'a dit qu'elle était chargée.

Berlureau est sur le point de divorcer.

— Comment ! un ménage qui paraissait si uni...

— Que voulez-vous ?... Nos caractères étaient absolument incompatibles... surtout le sien !

Les enfants terribles.

Toto, au dessert, s'adresse à une dame qui a diné avec ses parents :

— Alors, on va bientôt te cueillir, dis ?

— Pourquoi ça ? demande la dame stupéfaite.

— Mais parce que maman disait l'autre jour que tu commençais à être mûre !

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.